

CHAPITRE 42

PERDS MA VILLA DE VEYRIER

IMPORTANT TOURNANT DANS MA VIE...

Ma vie était partagée entre ma maigre consultation hebdomadaire –certaines semaines, je n'en avais aucune–, mon chant que je pratiquais une heure par jour et ce cinq à six jours sur sept et enfin l'organisation de mes spectacles occupant la majorité de mon temps.

Je pratiquais du sport à Vessy... J'avais repris le foot.

Là aussi, il y avait des problèmes car bien qu'apprécié en dehors du terrain, une fois le jeu engagé, il n'était pas rare que je «m'engueule» avec bon nombre de joueurs ou que je me fasse agresser par d'autres protagonistes.

Il faut cependant savoir qu'il régnait une ambiance déplorable sur le terrain qui existait avant mon arrivée et persista après mon départ, la tolérance n'étant pas de mise autour du ballon rond.

J'étais en partie responsable de ce lamentable climat de par mon comportement quelque peu agressif, constituant malheureusement le «fonds de commerce» d'un homme submergé par de nombreux problèmes.

Je me défoulais physiquement et profitais de ce sport pour libérer ma rancœur. Mais la balance de mon équilibre psychique n'était pas rétablie pour autant.

A part cela, je sortais de moins en moins, d'ailleurs mes tentatives de contacter le monde extérieur se soldaient souvent par des mésaventures que je tenais à éviter, autant que faire se peut.

Il y a longtemps que l'on ne m'invitait plus...

Il n'y avait plus de joie dans mon existence à part mon chant... la vie avait perdu une fois encore toutes couleurs et saveurs... la palette chromatique était réduite au noir et blanc avec forte prédominance de noir et de gris... il n'y avait plus de bonne surprise.

La seule chose qui comptait pour moi alors se résumait à la pratique de mon art et de mon évolution en tant que chanteur d'opéra. Je projetais tous mes espoirs dans cette nouvelle activité... la réalisation de ce nouveau rêve.

Dans ma nouvelle passion, l'art lyrique, il existait encore un petit obstacle qui ne tardera heureusement pas à sauter: **ma timidité.**

En effet, au début, j'avais de la peine à monter sur scène et à chanter devant un public. Je tremblais comme une feuille morte. Mes jambes étaient toujours à deux doigts de se dérober et je craignais de m'écrouler sur scène.

Cependant, lorsque j'abordai en 1998 les Noces de Figaro dans le rôle titre en compagnie de professionnels, **j'ai soudainement pris confiance en moi.** Mes collègues chanteurs plus expérimentés et chevronnés que moi me reconnurent les talents nécessaires et suffisants à l'interprétation de premiers rôles. Il me traitèrent dès lors d'égal à égal et comme l'un des leurs. Ils m'encouragèrent. Si l'on ajoute l'avis de ma Maestra di canto, Ania, tout ceci fut de nature à me donner confiance et me conforter dans ma position de soliste au sein du groupe et par suite dans ce «nouveau monde».

Je recouvrais un certain bonheur, renaissais et revivais. Beaucoup mieux, mon investissement en temps et en efforts dans ce domaine commençait à porter ses fruits.

L'avis d'Ania était d'autant important qu'elle me déconseilla tout engagement précoce. Elle «m'interdit» de me présenter dans quelque spectacle que ce soit, tant que je ne serais pas prêt, ni suffisamment «mûr» vocalement.

J'avais – et ai toujours – une absolue confiance en elle.

Elle ne cessait de me répéter plusieurs choses:

- Tu as une voix exceptionnelle.
- Je te signalerai lorsque tu seras prêt à entamer sérieusement ta carrière.
- Ta voix dramatique baryton «rital» – sous-entendu italien – est faite pour le répertoire latin, en particulier celui de Verdi, mais tu peux chanter Mozart tout aussi bien dans la technique du bel canto.
- Tu es un de mes meilleurs élèves... si ce n'est le meilleur.
- Tu as beaucoup de talents d'acteur, conteur, musicaux, lyriques et un réel et rare charisme.
- Ne pratique pas trop de sports haletants (elle me déconseillait de faire du foot... j'aurais peut-être mieux fait de suivre ce conseil à la lettre...)
- Ne parle pas trop, la voix parlée étant l'ennemie de la voix chantée.
- Recherche **la sérénité et le vide intérieur.**
- Vide toute la saleté qui s'est accumulée en toi durant ces années passées... par exemple en **écrivant...** conseil que je l'ai visiblement suivi... Ainsi pourras-tu ventiler ta souffrance et trouver les solutions salutaires à ton harmonie te permettant finalement de bien chanter et transmettre au public toute la beauté qui t'habite...
- Je t'aime beaucoup, me disait-elle. J'en veux pour preuve le fait **que je te supporte depuis toutes ces années...**

* * *

Ania se rendait inlassablement dans ma villa le samedi, en compagnie du grand «J» –le surnom de Juan Catala–... ces deux se connaissent et sont amis depuis plus de quarante ans.

J'apprenais beaucoup en écoutant les autres chanteurs de la classe d'Ania, en particulier Juan dont la taille approche les deux mètres... une belle stature.

Une fois la leçon achevée pour nous deux, nous avions coutume de boire un coup de rouge dans mon jardin puis nous nous restaurions à trois, admirant le public de végétaux qui nous faisaient l'honneur de leur présence, sans jamais se départir.

Ania est une femme douce, harmonieuse. Cette cantatrice-née chante avec une voix parfaitement placée depuis plusieurs années.

Elle fut rapidement sollicitée comme cantatrice et débuta sa carrière à dix-huit ans. Mais malheureusement, après que cet astre lumineux enchanté de sa voix mélodieuse la planète bleue des lustres durant, cette comète dut interrompre sa brillante trajectoire au firmament de son art. Ainsi à quarante ans s'est-elle tue.

J'aurais tant de choses à vous dire sur cette femme mais elle ne m'y autorise pas. Je respecte sa volonté, surtout sa profonde modestie, pourtant, je puis vous assurer que c'est **une toute grande Dame issue de l'extraordinaire.**

Croyez-moi, elle est exceptionnelle. Malgré de nombreux et graves déboires, sa bonté, son talent d'artiste et de pédagogue, son extrême douceur ne l'ont jamais quittée... c'est une femme de bien... **une femme de Dieu comme l'était Suzanne.** Deux piliers de mon existence.

De plus, comme je ne gagnais plus suffisamment ma vie, il m'était difficile de lui régler les deux à trois cours de chant qu'elle me dispensait chaque semaine. Elle me priait simplement de m'appliquer à bien chanter.

Plusieurs années durant, elle m'enseigna ainsi cet art, quasi gratuitement.

C'est la seule alors qui m'offrit un cadeau dont l'importance et l'envergure étaient difficilement comptables, d'autant qu'il s'agissait de ma vie, mon avenir, ma source et ma ressource, en fait... mon nouveau monde.

Elle m'offrait ce nouvel Univers, cette nouvelle planète, une nouvelle raison d'être assurément heureux.

T.R.A.L.

Puis arriva ce coup de téléphone...

Je décroche... je m'annonce... une voix féminine: R: pour Rachel et P. (moi).

R: Etes-vous bien le docteur X?

P: Oui, et que puis-je pour vous?

R: ... aviez-vous bien une mère qui est décédée voici cinq ans environ...?

P: (d'un ton surpris, à la limite de l'irritation)... en quoi cela vous regarde-t-il?

R: Excusez mon audace mais je me dois de vous dire quelque chose...

P: De quoi s'agit-il?

R: Etes-vous bien assis? ...

P: (sur un ton impatient)... oui... poursuivez, je n'ai pas que cela à faire...

R: ... je m'appelle Rachel... et je suis... votre sœur...

P: (stupéfaction)... (pause silencieuse)...

R: Etes-vous toujours là?

P: ... oui...

R: En fait notre mère... etc.

Pour résumer la situation, Maman avait eu deux autres enfants à part moi de pères différents.

Rachel, née en 1960 avait été confiée à la garde d'une famille vaudoise aisée, désireuse d'adopter le petit «bout de chou» qu'elle était.

Son père adoptif faisait commerce de perles – il travaillait essentiellement avec les Japonais – et sa mère était au foyer. D'après Rachel, ils étaient très gentils et vivaient dans une maison située au-dessus de Lausanne.

Sa mère adoptive était assez «maman gâteau».

Rachel put bénéficier d'une bonne éducation, fréquenter l'université et obtenir une licence. Elle pratiqua naguère le mannequinat et finit par se marier avec un Italien. Elle décida un jour de me téléphoner pour me signaler son existence et organiser une rencontre. J'étais enthousiasmé.

Pourtant, elle connaissait mon existence depuis fort longtemps, peut-être même depuis toujours et cela était de nature à m'irriter. Pourquoi avait-elle attendu si longtemps pour prendre contact?

Elle avait déjà téléphoné quelquefois à maman, à l'issue d'une période durant laquelle, elle lui en avait voulu à mort. Maman lui avait alors proposé de nous présenter l'un à l'autre.

Nous étions restés collés à la cornette du téléphone plus de cinq heures durant.

Bien plus qu'un simple intérêt, nous ressentions un véritable engouement pour cette rencontre.

Si vous saviez à quel point cette nouvelle tombait bien dans ma misérable vie du moment et combien je me réjouissais à l'idée d'avoir une sœur, de vivre quelque chose avec elle et surtout de rattraper toutes ces années perdues par sa seule faute et son attente coupable. J'espérais tant de cet embryon de famille...

Il faut savoir que ma mère connaissait naturellement l'existence de sa fille. Que Rachel connaissait – après avoir pris ses renseignements – sa mère et surtout l'existence de son frère – moi en l'occurrence.

J'étais le seul à ignorer l'existence de cette sœur... et de mon autre frère.

Peu importe, nous allions nous voir et peut-être vivre tant de choses ensemble. Je me réjouissais tellement...

Nous nous étions fixé rendez-vous un vendredi à midi – je m'en souviens comme si c'était hier – soit à peine deux jours après ce téléphone initial et béni.

... je n'aurais jamais dû m'enthousiasmer ainsi...

En effet, elle me rappela dix minutes avant ce fameux rendez-vous, celui de tous les espoirs et toutes les attentes, celui-là même que j'espérais tant dans ma salle des visites des parents à l'orphelinat, là où ma mère tant attendue... n'est jamais venue, là où ma sœur trop espérée... n'est jamais venue. Jamais... pas venues... renoncer une fois de plus, triste... révolté... frustré... seul, toujours et encore seul. Pourquoi? Femmes stupides et inconscientes, pourquoi me faites-vous tant de mal? Pourquoi à moi... mais aussi à tous ces autres... ? **Perfides...**

Même si cela ne m'apportait rien de plus, j'avais la preuve qu'elle était bel et bien la fille de sa mère par ce je ne sais quoi de comportemental que ces deux femmes avaient en commun...

J'étais mortifié. Je lui ai dit à quel point je trouvais son comportement indécent, blessant... et ma colère m'a submergé – comme cela arrive en pareil cas. J'ai raccroché le téléphone sur cette « allumeuse » qui se jouait de ma vie, de mes sentiments d'enfant blessé, d'adulte heurté et de frère mourant...

Cela ne devait être qu'un jeu pour cette « inexistante inconsistante ».

Ce fut une blessure supplémentaire infligée une fois encore à mon âme meurtrie. Je ne sais même pas si je peux parler de coup de grâce du fait du trop grand nombre de heurts... en effet, je devrais déjà être mort... depuis le temps.

Quel égoïsme! Seule une femme peut aller aussi loin dans la bêtise et la blessure infligée à un homme. Elle était dépourvue de la plus petite sensibilité... **j'ai fini par l'oublier... dans mes larmes acides.**

Je n'ai plus jamais eu de ses nouvelles malgré une tentative d'aller lui parler chez elle... peut-être, simplement, la voir. Désormais, elle appartiendra à cette armée des ombres pour jamais. Je ne pourrai corriger ce destin resté inchangé.

J'avais appris par ma famille de Fribourg que j'avais eu aussi un frère... décédé vers l'âge de six ans dans un... autre orphelinat. Il se serait jeté sous un camion.

Toi, Frère bien-aimé, même si je ne te connais pas, je jure que je t'ai pleuré... et te pleure encore, mon très infortuné Frère. Si tu sais ce que veut dire destin alors, enseigne-le-moi s'il te plaît! Ton frère qui ne t'oubliera... jamais...

Après cette horrible expérience, **je m'en suis retourné à mon silence...**

* * *

Un jour, j'ai reçu la visite d'un représentant de l'Office des poursuites et faillites qui devait dresser le bilan de mes avoirs et faire expertiser la villa en vue de sa vente aux enchères. Sa venue marquait le début de la fin d'un rêve.

Le personnage était frêle et d'une infinie douceur. Il avait l'air tellement gêné que je l'ai trouvé touchant de sincérité... son nom: A. E.

On frappa à la porte, j'ouvris, il s'excusa maladroitement. Il avait l'air gentil, je lui proposai un café. Il se dit être désolé de devoir faire ce qu'il avait à faire et... nous parlâmes de la situation financière du Tout-Genève.

Je lui avais exprimé ma gêne à me trouver dans une position aussi humiliante.

Il m'affirma qu'il ne fallait pas, car plus d'un passant sur deux que je croiserais à l'avenir était saisi par l'OP.

Je lui proposai de lui faire visiter la maison mais il déclina mon offre et me dit en avoir assez vu.

Il s'en est allé comme il était venu en m'assurant que je ne possédais rien qui puisse intéresser l'OP, dont les dépôts pleins comme des œufs ne supporteraient sûrement pas de fourbi supplémentaire. Pour finir, il conclut: «Ne vous faites pas de soucis Docteur, tout se passera bien... au revoir...»

Quelque temps plus tard, j'ai reçu mon acte de défaut de bien par la poste.

Vint le temps où l'OP évalua ma villa...

L'expertise fut confiée à un abruti d'architecte qui n'avait certainement pas les mêmes scrupules que le bon A. E.

N'oublions pas que j'avais acquis ce bien –durant les mauvaises années– pour la somme de un million trois cent cinquante mille francs, incluant les travaux et aménagements que j'y avais apportés.

Il l'estima difficilement à environ huit cent mille francs, soit plus d'un demi-million de moins que ce que j'avais payé à l'époque des «vaches grasses».

Puis il y eut la valse des visites organisées par l'OP. Ce fut de loin le plus difficile pour moi. C'était très humiliant, tel un viol de mon intimité. Je m'étais enfui car je ne le supportais pas.

Je n'étais déjà plus chez moi. Mon âme avait quitté les lieux le jour même.

J'ai vécu une période d'angoisse. Je ne dormais plus trop bien la nuit, faisant de mauvais rêves... ou simplement ne rêvant plus... pire, je ne me souvenais plus de leur contenu... peut-être parce qu'ils étaient trop «chargés».

A l'époque de l'achat de ma maison, je me disais que j'y vivrais le reste de mon existence et que personne ne pourrait me déloger et venir «m'emmerder» dans ce petit paradis aménagé pour la circonstance avec tant de soin et d'amour.

Je me sentais aussi bien dans mon jardin, parmi mes arbres, qu'à l'intérieur.

Ma maison était intime et bien conçue, à l'abri de la pluie, la neige et les fortes tempêtes. Il faisait bon entendre le bruit du vent dans les poutres, le craquement de celles-ci, la bise qui hurlait, le froid qui cinglait... et la neige qui recouvrait mes arbres adorés.

Je me sentais en sécurité chez moi.

J'aimais voir par mes fenêtres les champs de blé ployant sous le vent lors de tempêtes estivales et, en hiver, la neige tomber, épaissir son propre tapis, couvrir de sa pureté éternelle tout ce qui existait autour de chez moi. J'espérais que tout ceci dure, que la neige ne cesserait jamais de tomber jusqu'à... jamais et que je sois pour toujours chez moi.

Tous ces rêves se sont achevés... un jour... en ces circonstances.

Il fallut me préparer à quitter ma maison et recréer une vie alors que je venais à peine d'entrer depuis une dizaine d'années dans celle-ci. Je commençais à bien aimer mon petit paradis et à en jouir.

Je ne me sentais plus trop fort... j'étais devenu fragile et surtout vulnérable...

Je me suis mis à déprimer... j'ai recommencé à prier Dieu... je l'ai appelé à mon secours.

Parmi les acheteurs, il y avait un Arabe qui avait profité de cette opportunité pour se jeter sur cette occasion équivalente à mon malheur.

Dans un premier temps, il m'avait proposé près de neuf cent mille francs. Je n'arrivais pas à me résoudre à quitter mon «chez moi». J'ai décliné son offre. En fait, il a fini par l'enlever aux enchères pour la modique somme de cinq cent mille francs, bref, une paille. Si j'avais su, je l'aurais fait racheter par André. J'ignorais jusqu'où pouvait aller la magouille et le délit d'initiés... enfin, c'est la vie... à Genève. Je dois pourtant dire que durant l'an 2001, ces pratiques furent connues du public et donnèrent lieu à l'un des plus grands scandales jamais mis au jour au sein de la république bananière de cette sale ville...

Un jour, le grossier manant se pointa chez moi et me proposa – à condition que je me tire dans les plus brefs délais – la somme de vingt mille francs. Je l'ai chassé du temple avec vigueur...

Finalement, après les avoir mis au pas – lui et son avocat qui semblait plus raisonnable que son client – nous étions convenus d'une certaine somme mais je devais quitter les lieux le mois suivant.

C'était horrible... j'étais au fond du trou... j'étais seul... Ania me tenait de temps en temps «la main» mais elle n'avait pas que cela à foutre dans la vie.

* * *

Alors, une fois de plus, Dieu envoya une femme à mon secours.

Je l'avais rencontrée dans une soirée «exposition de peinture» à Annemasse, en France voisine.

Nous avons fait l'amour. Elle dut percevoir un profond désarroi dans mon regard... nous parlâmes... je lui expliquai ma situation... elle décida de me rendre visite, tous les soirs, m'apportant des repas qu'elle cuisinait au préalable chez elle. Aussi décida-t-elle de se charger de la préparation de mon déménagement.

Elle le fit avec une telle minutie que cela me toucha profondément.

Chaque objet était emballé dans du papier journal puis rangé dans des cartons étiquetés et prêts au transport.

Le seul salaire qu'elle exigea pour son labeur fut que je lui joue du piano pendant son travail. Elle adorait la musique sans la connaître.

Elle avait une âme charitable, un cœur en or et surtout... elle m'était envoyée par Dieu... quelle meilleure référence peut-on demander à quelqu'un?

Merci Béatrice... mon amour d'un grand instant de ma misérable vie d'alors.

